

## DJERBA, UN PÈLERINAGE JUIF AUX PORTES DE MARSEILLE

La pratique des pèlerinages dans le sens de déplacement sur des lieux sanctifiés par des motivations religieuses est inscrite dans la constitution même du calendrier hébraïque où les trois grandes fêtes de Pessah, Chavou'ot et Soukot répondent au commandement biblique « Trois fois l'an, tous les mâles paraîtront en présence du Seigneur dans l'endroit qu'il aura élu » (Deutéronome 16,6). Mais les pèlerinages à Jérusalem tombèrent en désuétude après la destruction du Temple en 70 après J.C.. Ultérieurement, les pèlerinages sporadiques des juifs en Terre Sainte ne furent plus associés au culte, mais à différentes manifestations de dévotions au *Kotel*, le dernier vestige de la muraille du Temple, et sur les Lieux Saints évoqués par l'Ancien Testament, notamment sur les sépultures, réelles ou présumées, de personnages bibliques. Au fil des siècles, d'autres sépultures de Justes et de Saints dotés de pouvoir d'intercession auprès de Dieu devinrent également des lieux de pèlerinages juifs importants en Terre Sainte et en diaspora. Le plus ancien et le plus important de ces formes de pèlerinages hagiographiques reste celui de *Lag baomer* sur le mausolée de Rabbi Shim'on Bar Yohai et de son fils Eléazar à Meiron (en Galilée). Célèbre docteur de loi du 11<sup>e</sup> siècle dont le Talmud a pérennisé l'enseignement, Rabbi Shim'on Bar Yohai est avant tout vénéré comme l'auteur putatif du Zohar, le livre de la Splendeur, l'œuvre maîtresse de la mystique cabbalistique. La commémoration de sa mort est fixée dans le calendrier hébraïque à *Lag<sup>1</sup> baomer*, soit le trente

---

1. *Lag* en hébreu est un chiffre, d'après les lettres qui ont toutes une valeur numérique : (L) = 30, (G) = 3.

troisième jour de la période de contrition de l'Omer qui sépare Pessah de Chavou'ot, date qui fut aussi marquée par la fin d'une épidémie qui avait frappé, au II<sup>e</sup> siècle, les disciples de Rabbi Akiba. Elle est célébrée par de grands rassemblements sur son mausolée, mais également en diaspora, loin de son lieu de sépulture. Des célébrations similaires, qui prirent le nom de *Hilloulot* (sing. *Hilloula*) s'étendirent à de nombreux autres saints locaux, notamment dans les différentes communautés juives d'Afrique du Nord, où elles constituaient des temps forts de la vie religieuse et sociale<sup>2</sup>.

Si on connaît mal l'origine historique des *Hilloulot* on leur attribue généralement une étymologie araméenne dérivée d'un vocable signifiant « gloire », « louange », et dont un autre dérivé Alléluia ou Hallelouya, littéralement, « Louez [le Dieu] Ya », est couramment utilisé en français. Originellement la *Hilloula* désignait les fêtes qui accompagnaient la célébration des mariages. Etendue au culte des saints, elle désigne la commémoration joyeuse de l'anniversaire de leur mort en référence au Zohar où le jour de la mort est aussi considéré comme celui des noces mystiques de l'âme d'un saint avec son Créateur. D'une manière plus générale le développement du culte des saints dans le judaïsme est attribué à la diffusion des doctrines cabbalistiques privilégiant une conception des rapports avec Dieu sur le mode de la transcendance davantage que sur celui de l'immanence. Comme dans les autres religions monothéistes, la distanciation de la divinité, la rendant inaccessible aux simples fidèles, favorise le recours à l'intercession de saints dotés de vertus exceptionnelles qui les rapprochent de Dieu. Les vertus et les miracles attribués à Rabbi Shim'on Bar Yohai ont fait de lui le saint intercesseur le plus populaire du judaïsme, en même temps que la figure la plus importante de la mystique et de l'ésotérisme juifs. La célébration joyeuse de sa mort reste l'archétype de toutes les *Hilloulot* dont H. Zafrani avait souligné le caractère hérétique : « La prière et la cantilation des psaumes s'accompagnent de repas copieux, d'abondantes libations d'eau de vie et de vin, de danses et de chansons, de grands feux de joie, de manifestations folkloriques et populaires qui confinent à l'hérésie et que, bien souvent, l'orthodoxie du rabbinat condamne, mais ne peut empêcher. »<sup>3</sup>

Après le départ massif des populations juives d'Afrique du Nord, les *Hilloulot*, également désignées par le terme arabe de *Ziyara* y ont quasiment toutes disparu. Certaines, comme celle de Rabbi Amram Ben Diwan à Asjen (Maroc)<sup>4</sup> ou celle de Rabbi Anqawa à

2. Au Maroc I. Ben Ami dénombrera au début des années 50, plus de 650 cultes de saints et de saintes, certains communs aux juifs et aux musulmans. Issachar BEN AMI, *Culte des saints et pèlerinages judéo-musulmans au Maroc*, Paris, 1990.

3. Haim ZAFRANI, *Mille ans de vie juive au Maroc*, Paris, 1983, p. 116.

4. Thérèse SERFATI BLOCH, *Le rituel de la Ziyara du Saint Rabbi Amram Ben Diwan - les pèlerinages juifs au Maroc*, DEA d'Ethnologie, Strasbourg, 1992.

Tlemcen (Algérie)<sup>5</sup>, connaissent un renouveau d'intérêt depuis quelques années. Mais c'est essentiellement en Israël où elles attirent chaque année des centaines de milliers de pèlerins<sup>6</sup>, que les pratiques des *Hilloulot* se sont déplacées, tandis que parmi les très nombreux pèlerinages juifs qui existaient en Afrique du Nord, seul celui de *Lag baomer* à Djerba, n'a jamais connu d'interruption depuis près de deux siècles.

Dans le cadre de cette journée consacrée aux Pèlerins et Pèlerinages du Sud-Est français, nous nous attacherons plus particulièrement à la description de ce pèlerinage à Djerba qui allie des dévotions particulières à la figure sainte légendaire de la Ghriba aux *Hilloulot* de Rabbi Shim'on Bar Yohai et de Rabbi Meir Ba'al haNess, le « Maître du Miracle ». En 1994 il rassemblait près de 2500 pèlerins, alors que la population juive actuelle de l'île s'élève à moins de 400 personnes y résidant en permanence. Les pèlerins sont en majorité des juifs originaires de Djerba qui vivent aujourd'hui en France, et notamment à Marseille où ils constituent la dernière vague importante d'immigration juive. Nous le décrirons à partir de témoignages recueillis auprès de juifs d'origine tunisienne et plus particulièrement de Djerbiennes vivant aujourd'hui à Marseille, ainsi que de documents écrits et filmés, en soulignant que deux années de suite la télévision française a consacré des reportages à ce pèlerinage, le dernier en date (FR3, août 1994) ayant également fait l'objet d'un ouvrage contenant de très nombreuses illustrations<sup>7</sup>.

### *Le Pèlerinage à la Ghriba de Djerba : légende et histoire*

Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle Djerba a souvent été désignée, ainsi que d'autres villes de la diaspora, comme une Petite Jérusalem pour la piété de ses habitants, ses nombreuses synagogues et ses traditions livresques, mais aussi pour les légendes qui font remonter l'installation des premiers juifs dans cette île à l'époque de la destruction du Premier Temple. Une de ces légendes raconte qu'en s'enfuyant de Jérusalem détruite, des prêtres Cohanim emportèrent avec eux une porte et des pierres du sanctuaire avec lesquels ils construisirent à Djerba une synagogue qu'ils appelèrent la *ghriba* (en

5. Suzanne SLYOMOVICKS, « The pilgrimage of Rabbi Ephraim Al-Naqawa, Tlemcen, Algeria », *Jewish folklore and Ethnology Review*, 2 (1993), pp. 84-88.

6. En Israël, outre le pèlerinage traditionnel de *Lag baomer* au mausolée de Rabbi Shim'on Bar Yohai, depuis quelques années la tombe d'Israël Abouhatzera (Baba Salé) est également devenu un lieu de pèlerinage important pour les nombreux israéliens d'origine nord-africaine. L'anniversaire de sa mort, le 3 du mois de *Chevat* est également marqué en France, dans de nombreuses synagogues.

7. Victor TRABELSI, *Le pèlerinage de la Ghriba à Djerba*, s.l., 1994.

arabe : « étrangère, solitaire, merveilleuse »<sup>8</sup>). C'est ainsi que s'appelle la grande synagogue de Djerba dont cependant aucun vestige ou document épigraphique n'atteste qu'elle ait existé avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, comme la plupart des autres synagogues de l'île. D'autres légendes, comme celle recueillie il y a quelques années par des ethnologues, rattachent également le nom de la synagogue de la *Ghriba* à celui d'une jeune fille belle et vertueuse qui vivait solitaire sur une des collines de l'île : « Un soir les habitants de l'île voient des flammes jaillir de sa hutte. Craignant qu'elle ne soit en train d'exercer quelque magie, personne n'ose s'approcher du feu. Quand, après que le feu fut éteint quelques-uns se rendent sur les lieux, ils découvrent que la hutte en flammes a été réduite en cendres et que la jeune fille est morte, mais son corps est resté intact et la mort n'a pas altéré ses traits. Ils comprennent alors qu'elle était une sainte... et ils construisirent une synagogue, à l'emplacement de la hutte de la jeune fille merveilleuse et étrangère<sup>9</sup> ». Les légendes autour du personnage de la *Ghriba* la font aussi participer aux mythes fondateurs de la communauté juive de l'île, en la présentant comme une jeune fille qui réussit à s'échapper de Palestine après la destruction du Temple « seule sur un fragile radeau, serrant sur son cœur les rouleaux de la Torah. Poussée par les vents, elle échoue à Djerba et tombe, épuisée, au lieu où la synagogue a été construite<sup>10</sup>. »

Historiquement, l'existence d'une ancienne communauté juive à Djerba est attestée depuis le XI<sup>e</sup> siècle par divers documents dont le plus célèbre reste une lettre où Maïmonide souligne que malgré la force de leurs convictions religieuses, les Djerbiens lui sont apparus trop attachés à des pratiques proches de l'abomination. Après le XVIII<sup>e</sup> siècle, les témoignages historiques se multiplient, et la communauté juive de l'île connaît son âge d'or au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, avec la multiplication des synagogues, des lieux d'étude et des presses hébraïques. C'est également au XIX<sup>e</sup> siècle, que la *Ghriba* devient un des hauts lieux de pèlerinage pour les juifs de Tunisie et des pays méditerranéens proches, notamment Libyens pour lesquels fut construit dans les années 50 un second caravansérail aujourd'hui peu utilisé.

En 1946, l'île comptait près de 5000 juifs (10% de la population). A la fin des années 70, ils n'étaient plus qu'un millier, et au début des années 90, moins de 400 juifs résident en permanence à Djerba. Le départ des juifs de Djerba a cependant été moins rapide et moins total que celui des autres pays

8. D. COHEN souligne qu'il existe au Maghreb cinq autres lieux de pèlerinage portant le nom de *ghriba*, et ajoute que pour le plus célèbre d'entre eux à Djerba, *ghriba* est compris comme signifiant solitaire. David Cohen, *Le Parler arabe des Juifs de Tunis*, Paris, 1964, p. 89, note 3.

9. Lucette VALENSI et Abraham UDOVITCH, *Juifs en Terre d'Islam, les communautés de Djerba*, Paris, 1984, p. 28.

10. *Idem*, p. 129.

du monde arabo-musulman, et leur maintien plus tardif explique aussi celui de leur pèlerinage. Le maintien des juifs à Djerba et celui de leurs traditions sont généralement attribués à l'opposition active des rabbins locaux à la laïcisation et la francisation. Alors que les premières écoles juives francophones de l'Alliance Israélite Universelle commencèrent à être implantées au Maroc en 1862, ce n'est qu'en 1940 que fut ouverte à Djerba une première école « réformée » à coté de la *Yéchiva* qui continue à accueillir, comme elle le fait depuis deux siècles, l'ensemble des jeunes garçons juifs de l'île. Quelques années plus tard cette nouvelle école s'ouvrit également aux filles, dans une stricte séparation des sexes. Pour la première fois dans l'histoire de l'île, des filles juives commencèrent à y être aussi alphabétisées, non pas en français comme dans les autres pays d'Afrique du Nord, mais uniquement en hébreu. Depuis l'indépendance de la Tunisie, en 1956, les juifs de Djerba fréquentent également les écoles du gouvernement que les garçons quittent généralement plus tôt que les filles pour entrer dans la vie active.

Pour tous les Djerbiens, le pèlerinage à la Ghriba reste le symbole même de leur île, et ceux qui l'ont quittée récemment font souvent de gros efforts financiers pour s'y rendre à l'époque du pèlerinage, entre le 14<sup>e</sup> et le 18<sup>e</sup> jour du mois hébraïque d'Iyar, jours qui correspondent respectivement à la *Hilloula* de Rabbi Shim'on Bar Yohai et à celle de Rabbi Mir Ba'al ha-Ness. Leurs dates varient sur le calendrier grégorien, mais les ajustements soli-lunaires du calendrier hébraïque font qu'elles restent toujours incluses dans la saison printanière.

Le premier jour, les pèlerins, hommes et femmes, vont d'abord prier, formuler des vœux et verser leurs oboles au comité de la Ghriba, la synagogue la plus importante de l'île où sont conservés des rouleaux de la Torah d'une grande valeur. Jusqu'à une époque récente, la synagogue résonnait tous les jours des voix des lecteurs de Psaumes et du Zohar entretenus par la communauté. En dehors de l'époque du pèlerinage, les femmes n'y étaient pas admises, sauf pour en assurer l'entretien. L. Valensi et A. Udovitch rapportent qu'elles s'y retrouvaient en petit groupe tous les jeudis, en prévision du shabat, pour laver les lampes à huile, changer les chandelles, secouer les nattes et balayer les salles. Ils rapportent aussi qu'après avoir fait le ménage de la synagogue, elles y effectuaient une procession selon un parcours précis, en s'arrêtant devant les trois grandes lampes suspendues près de l'armoire de la Torah, consacrées respectivement à Rabbi Shim'on Bar Yohai, à Rabbi Meir Ba'al ha-Ness, et à la *Sibiya*, « la jeune fille ». Une fois les chandelles allumées, elles se couchaient à même le sol quelques minutes, sans doute pour se reposer de leur travail comme le souligne L. Valensi, mais certainement aussi pour une pratique d'incubation et de magie sympathique destinée à s'imprégner de la sainteté de la Ghriba. Pendant le pèlerinage,

l'admission d'hommes et de femmes à la synagogue est donc une entorse aux normes quotidiennes des juifs djerbiens qui observent toujours une séparation des sexes poussée, bien que moins stricte qu'auparavant.

Le pèlerinage se poursuit à la grotte de la Ghriba où, outre l'allumage de nombreuses bougies, les femmes déposent des œufs sur lesquels est inscrit leur nom ou celui d'une jeune fille qui voudrait se marier ou avoir un enfant. L'œuf cuit à la chaleur des bougies sera ramené et consommé afin que les vœux se réalisent. Après d'autres vœux classiques de santé, d'amour, d'argent et de réussite adressés à la Ghriba et aux autres saints de la synagogue, une *sé'ouda*, « repas commémoratif », de fuits secs copieusement arrosés d'eau de vie réunit les pèlerins qui se font bénir par les rabbins.

Les processions du lendemain et du surlendemain constituent les moments forts du pèlerinage. Elles se font derrière la *Ménara* ou *Ménora*, « chandelier », que l'on sort chaque année de sa remise pour la parer et la conduire dans les différentes synagogues de l'île. La *Ménara* se présente comme une sorte de pyramide hexagonale de cinq étages montée sur un tricycle. Chaque étage représente une catégorie de plus en plus réduite et de plus en plus sainte du peuple juif : à la base l'ensemble du peuple représenté par les douze tribus d'Israël, au second étage les noms de rabbins tunisiens célèbres, au troisième ceux des patriarches et des matriarches entourés de l'inscription hébraïque : « Ce chandelier est en l'honneur de Rabbi Mir Ba'al ha-Ness et de Rabbi Shim'on Bar Yohai, que leurs mérites nous protègent », et enfin en couronnement de la pyramide, *Shadai*, un des noms de Dieu est inscrit dans une étoile de David surmontée des Tables de la Loi. Avant les processions la *Ménara* est nue. Elle est amenée dans la cour du caravansérail où l'attendent impatiemment les hommes et les femmes venus expressément pour la décorer. Elle sera habillée de multiples étoffes, de foulards, couverte de bijoux et de fleurs vendus aux enchères. Chaque enchère est accompagnée de musique et de chants, de « youyous » stridents des femmes et de distribution d'eau de vie. De la galerie supérieure du caravansérail, des Djerbiennes, moins enclines à se mêler à une foule mixte, aspergent le chandelier de multiples parfums.

Suivie par les habitants musulmans de l'île et par des voitures aux klaxons tonitruants, la procession s'ébranle aux sons d'un orchestre qui ajoute des chants d'actualité aux chants traditionnels, comme celui, en judéo-arabe dédié à la *Ghriba*, la « Solitaire » :

« Je viens à toi en quémandeur  
 Je ne retournerai pas déçu  
 Je t'ai fait un vœu, ô Solitaire  
 Tu m'as montré tes merveilles

O Solitaire, je t'invoque

Réalise mon envie et mon désir  
Tous les ans je viens de mon pays pour te voir  
Sur ma tête et sur mes yeux

O gens je suis Solitaire, toute seule, rendez-moi visite  
Une fois l'an, surtout ne m'oubliez pas

O Solitaire, la paix soit sur toi  
Arrache nous aux injustes.  
Guide nous toute l'année.  
Par la sainte intercession de Rabbi Siméon<sup>11</sup>. »

Parée, parfumée, couverte d'étoffes qui la voilent au regard, la *Ménara* est semblable aux mariées traditionnelles sur le point d'être conduites vers l'époux. Et c'est bien ainsi qu'on l'appelle *l'a'russa*, « la fiancée », pour symboliser les noces mystiques des Saints et de toute la communauté d'Israël avec Dieu. Après de nombreuses stations au cours desquelles les hommes se disputent l'honneur de la porter et de l'introduire dans les différentes synagogues de l'île où seront récitées des prières, la *Ménara* est ramenée à la synagogue de la Ghriba où une nouvelle *sé'ouda* réunit les pèlerins et les badauds : « Plus de séparation entre les hommes et les femmes, les enfants et les adultes, les juifs de la grande Hara [un des quartiers juifs de Djerba] et de la petite, les musulmans et les juifs, les indigènes et les étrangers. Les barrières rigoureusement entretenues par juifs djerbiens s'ouvrent le temps d'une fête<sup>12</sup>. »

Toute la nuit, les hommes pieux resteront à la synagogue pour lire le Zohar, et plus particulièrement les pages qui y évoquent Rabbi Shim'on Bar Yohai dont la *Hilloula*, le lendemain, sera marquée par une nouvelle procession de la *Ménara*. Les pèlerins repartent avec les œufs, les restes des fruits secs et de l'eau de vie, les foulards qu'ils ont achetés aux enchères pour habiller la *Ménara*, eulogies sanctifiées par les prières et la proximité de la Ghriba. Les touristes venus de loin, et qui délaissent depuis longtemps l'ancien et le nouveau caravansérail, profitent encore des plaisirs de l'île et des soirées orientales organisées pour eux dans des hôtels plus confortables.

11. Traduit du judéo-arabe par D. Cohen, *Le parler arabe des Juifs de Tunis*, op. cit., p. 129.

12. L. VALENSI, A. UDOVITCH, *Juifs en Terre d'Islam : les Juifs de Djerba*, op. cit., p. 132.

*Modernité du pèlerinage de Djerba*

Le maintien du pèlerinage de Djerba revient, comme nous l'avons souligné, à la présence ininterrompue d'une population juive dans l'île, aussi réduite soit-elle aujourd'hui. Au moment du pèlerinage cette population se renforce par le retour d'anciens habitants de l'île et de juifs tunisiens auxquels se joignent des pèlerins originaires de l'ensemble des pays de l'Afrique du Nord, venus de France, d'Israël, mais aussi des Etats-Unis et du Canada, pour lesquels le pèlerinage de Djerba a pris valeur de symbole en restant une des dernières expressions d'une vie juive traditionnelle disparue. Servi par un cadre et un climat idylliques, par l'ouverture politique du gouvernement tunisien vis-à-vis de ses anciens ressortissants juifs, et par une infrastructure hôtelière de qualité, le pèlerinage juif de Djerba allie toutes les qualités d'une manifestation religieuse traditionnelle à celles d'un « happening » moderne et confortable où, l'espace d'une fête, l'entre-soi entre déracinés et les retrouvailles avec le pays natal permettent de se ressourcer. Parmi les témoignages recueillis à Marseille, le retour au pays natal ou à celui de ses parents, le retour en Afrique du Nord en général pour ceux qui ne sont pas nécessairement originaires de Tunisie, mais qui « s'approprient » le pèlerinage de Djerba, constituent les justifications les plus courantes du voyage à Djerba à la période de *Lag baomer*. Le pèlerinage, dont la dimension religieuse est parfois reléguée au second plan, apparaît davantage comme un remède à la nostalgie, au déracinement et à la douleur de l'exil, *el-ghorba*, en judéo-arabe, sur la même racine que la *ghriba*. La justification des *Hilloulot* en tant que réhabilitation identitaire, plus souvent avancée par les immigrants originaires d'Afrique du Nord qui vivent en Israël où domine la culture ashkénaze, apparaît plus rarement chez les juifs originaires d'Afrique du Nord qui vivent en France.

Contestés en stricte orthodoxie qui rejette tout autre culte que celui de l'Éternel, les *Hilloulot* et les cultes des saints n'en restent pas moins des manifestations vivaces qui ne peuvent être réduites à de simples expressions d'une religion populaire entâchée de maraboutisme. De même que leur réduction instrumentaliste à des vacances ou à des occasions pour les populations juives enfermées dans les mellah de sortir dans la campagne ensoleillée ne tenait pas face aux cultes des saints enterrés dans des centres urbains, elle ne peut expliquer le maintien de ces pèlerinages pratiqués par des juifs qui jouissent aujourd'hui d'une entière liberté de mouvement.

Il est également important de souligner la part importante des femmes dans les pèlerinages juifs, que ce soit dans les communautés juives traditionnelles où les hommes étaient parfois tenus de conduire leurs femmes en



pèlerinage<sup>13</sup>, ou dans les sociétés modernes comme la France, d'où des femmes, mariées ou non, aiment à se rendre seules au pèlerinage de Djerba. Dans le cadre de la religion juive où les femmes sont exclues des manifestations publiques du culte, les pèlerinages ont toujours été des moyens d'expression privilégiés de piété féminine, en même temps que des occasions exceptionnelles de sortir du confinement de leur foyer, et c'est bien ainsi qu'I. Ben Ami considérait l'ensemble des anciennes *Hilloulot* au Maroc : « Pour les femmes en particulier, c'était l'occasion dans cette atmosphère dégagée qui encourageait les présentations de nouer quelque amitié avec de nouvelles compagnes. Elles se libéraient ainsi, ne serait-ce que pour les quelques jours des festivités, de la routine quotidienne et du travail ménager qui les enfermaient dans leurs maisons durant l'année<sup>14</sup>. » C'est également dans une optique d'illusion de l'inversion sociale qu'est apparu le pèlerinage à Djerba aux ethnologues des années 70 : « Comme les autres voyages de cette catégorie, le pèlerinage à Djerba offre l'illusion de l'inversion sociale, de la suspension de l'ordre normal des choses... Comme en carnaval, dans la parenthèse de cette fête, on se sent riche, on est comme des rois. Les femmes, beaucoup plus nombreuses que les hommes dans ce pèlerinage, séparées de leurs maris et de leurs enfants, s'abandonnent à la danse, au chant, à la parade vestimentaire. On est comme des lionnes déchaînées, dit l'une d'elle avec satisfaction<sup>15</sup>. » Mais que dire alors des juives souvent détachées des pratiques religieuses, qui ne vivent pas confinées dans leur foyer et qui participent plus nombreuses et plus « endiablées » que les hommes au pèlerinage de Djerba, ainsi que le souligne Trabelsi en 1994 : « certaines entrent dans des danses endiablées, soulignant le mouvement de leurs hanches d'un gros foulard noué, les autres battant des mains et poussant des cris de joie<sup>16</sup>. »

Paradoxalement c'est par leur modernité, par leur émancipation au sein de sociétés d'accueil comme la France où leur propre travail peut leur permettre de s'offrir un pèlerinage en avion, que les participantes à la *Hilloula* de Djerba contribuent au maintien d'une manifestation religieuse traditionnelle qui, sans elles, serait beaucoup moins joyeuse et moins fréquentée. S'il permet plus facilement aux femmes de sortir des rôles de réserve et de pudeur qui leur sont impartis par le judaïsme, le pèlerinage permet également aux hommes, l'eau de vie aidant, de se départir eux aussi d'autres

13. « Dans la génération précédente, les sages ajoutèrent l'obligation de l'emmener [leur femme], en pèlerinage sur les tombes des saints, que leur grandeur nous protège, même si elles sont dans une autre ville » extrait de l'ouvrage *Nishmat Hayim* du Rabbin H. MESSAS, cité par Shlomo DESHEN, *Les Gens du Mellab*, Paris, 1991, p. 147.

14. I. BEN AMI, *Culte des saints et pèlerinages judéo-arabes au Maroc*, op. cit., p. 135.

15. L. VALENSI, U. UDOVITCH, *Juifs en Terre d'Islam : les communautés de Djerba*, op. cit., p. 37.

16. V. TRABELSI, *Le pèlerinage à Djerba*, op. cit., p. 37.

formes de réserve et d'obligations qui pèsent sur eux. Au-delà de l'illusion de l'inversion sociale, la *Hilloula* reste d'abord une commémoration joyeuse de la mort par les vivants et les vivantes, par leurs chants et par le partage de nourriture. Dans ce partage, les œufs durs, symbole par excellence des relations entre la vie et la mort, que les juifs consomment au cours des repas funéraires et des autres grands moments des cycles de la vie, et l'eau de vie, au nom suffisamment explicite, occupent la première place.

En dernier lieu nous laisserons, sans commentaires, la parole à Shulamit, originaire de Djerba, qui vit aujourd'hui à Marseille où elle a rassemblé au cours d'un atelier d'écriture ses souvenirs de *Hilloulot* dont elle était encore actrice il y a quelques années :

« Les journées sont déjà chaudes, car Hilloulot se situe entre Pessah et Chavouot, et chez nous le soleil radieux rayonne de mille feux pour accueillir nos parents qui viennent de Tunisie, et parfois de plus loin puisque nous sommes allés chercher des cousins de Marseille. Nos voisins ont même vu arriver des neveux de Paris. Ils sont des milliers à effectuer le pèlerinage de la Ghriba chaque année. Il convient de rappeler que la synagogue de Djerba a été construite avec les pierres du premier temple de Jérusalem. En effet au lendemain de la captivité de Babylone et de la destruction de ce temple par les soldats de Nabuchodonosor, un petit nombre de Juifs s'est exilé à Djerba et a fondé la synagogue avec la pierre ramassée sur les ruines sacrées. Aujourd'hui nous sommes fiers d'avoir pu sauvegarder nos traditions séfarades, deux milles quatre cent ans après notre départ. Pendant trois jours c'est la fête pour célébrer les deux grands saints que sont Rabbi Meir Baal Haness et Rabbi Shimon Bar Yohai. De leur vivant ils ont guéri des malades et effectué des miracles. Après les retrouvailles, les femmes vont partir à la grotte. L'accès y est difficile. Elles vont déposer les œufs et faire leurs vœux. Les œufs portent chance. Le plus souvent c'est parce qu'elles désirent des enfants, d'autres parce qu'elles veulent se marier. Le troisième jour elles iront les reprendre. Au cours de ces trois jours, c'est la fête, je l'ai déjà dit. Mais on pense aussi aux pauvres. C'est donc le temps des aumônes, des dons. Mais l'événement le plus étonnant reste la vente aux enchères. Il s'agit d'une vente aux enchères de foulards de toutes les couleurs, en soie et en mousseline, accrochés à des fils au dessus de la Ménorah. La Ménorah est une pyramide qui symbolise une hiérarchie, celle des tables de la loi que doit suivre le peuple juif. Les hommes achètent les foulards pour les offrir à leurs épouses. Celles qui recevront les foulards de plus grande valeur auront le droit de monter sur le charriot qui supportera la Ménorah et qui partira en procession. La vente se fait dans la joie et la bonne humeur au son d'une musique lancinante. Mais nous n'oublions pas que la fête alterne avec la prière et que nous nous devons d'invoquer Dieu : « Dieu nous aide et nous donne la santé ! ». Le troisième jour arrive, et la fête se ter-

mine. Le Président de la République de Tunisie présente ses vœux à la communauté juive, qui lui avait souhaité longue vie le premier jour. La fête se termine dans la joie et les pleurs de la séparation des familles. Celles qui rentrent en France ramèneront des mûres pour les offrir à leurs amis, parce ce que j'avais oublié de vous dire, la fête des saints à Djerba, c'est aussi la fête des mûres à Djerba<sup>17</sup>. »

Michèle BITTON

---

17. *Voix de Méditerranée*, histoires racontées par Annie, Corinne, Léa, Offra, Shulamit, Sebi, écrites par Gérard CRESPO, Marseille, 1993, pp. 40-43.